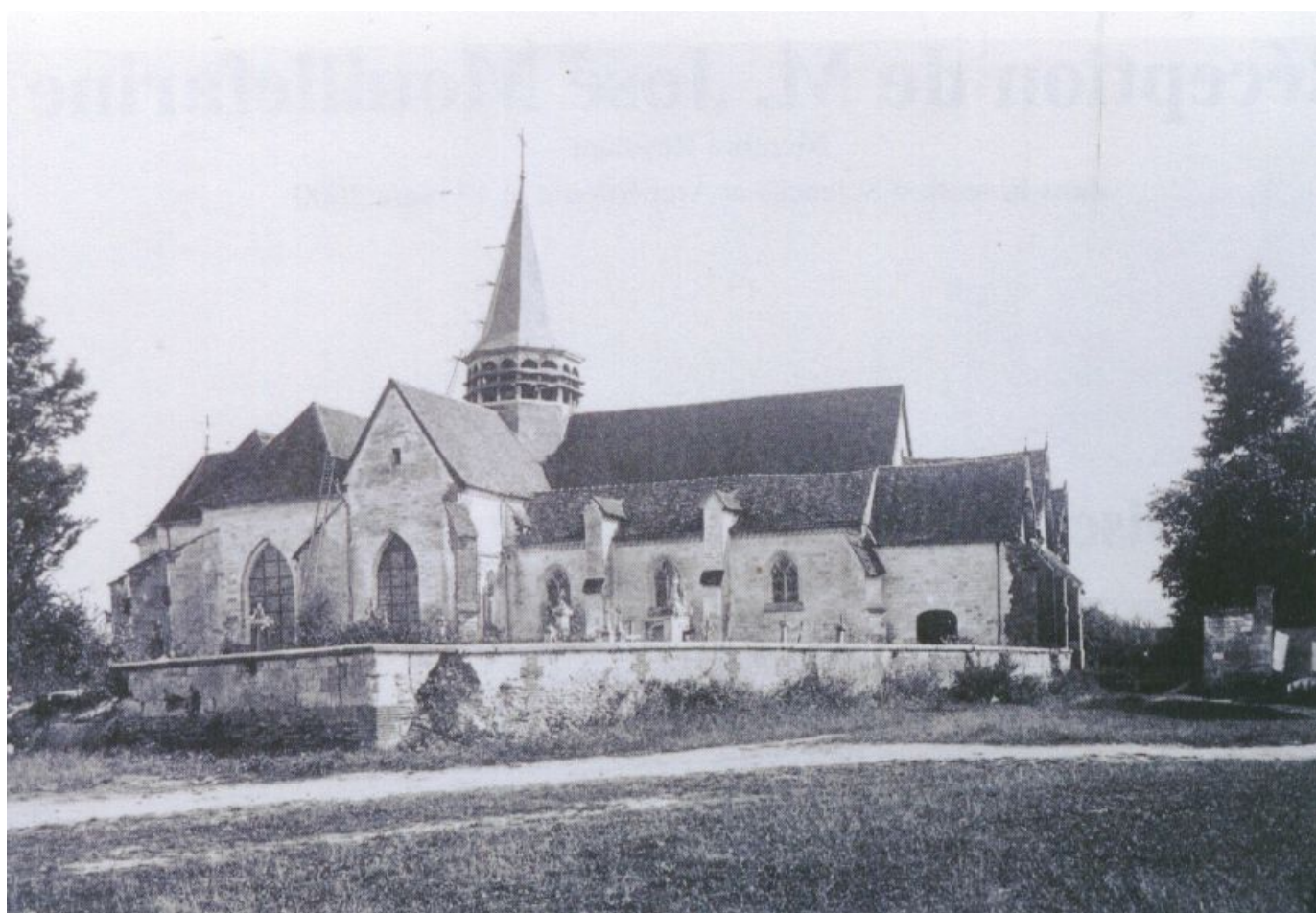


EGLISE SAINT-LAURENT DE BOUILLY-SOULIGNY



LIVRET DE VISITE

A remettre a l'entrée

Merci de votre visite

EGLISE SAINT LAURENT DE BOUILLY-SOULIGNY

VISITE GUIDEE

C'est vers 1515 que l'on envisagea la construction d'une église. On réalisa d'abord la nef et les bas-cotés, ainsi que la première travée du transept. Elle remplaçait certainement une ancienne église, dont nous n'avons pas d'archives.

Ensuite, à partir de 1540, on édifia la seconde travée du transept, le chœur et l'abside octogonale jusqu'en 1556, sous Henri II. Une salamandre sculptée sur un pilier, et aujourd'hui disparue, rappelait que ce fut sous François 1^{er} que la majorité des travaux s'effectuèrent. On remarque très nettement la dernière partie des travaux, car les corniches extérieures n'ont pas de modillons.

L'entrée de l'église est protégée par un porche réalisé sur trois nefs, surmontées de trois pignons. L'ensemble se compose d'une entrée principale et de deux latérales.

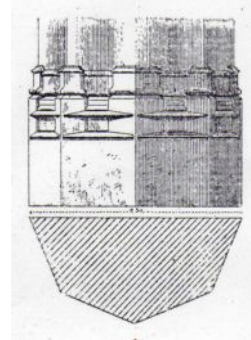
Extérieurement, elle représente un ensemble massif recouvert de toute une série de toitures dont deux importantes recouvrent les deux travées de transept. Le clocher, couvert d'ardoise, est remarquable, lancé vers le ciel. Huit arcades en cercle, entrecoupées de petits abat-sons, renforcent sa beauté.



De nombreux contreforts entourent l'édifice, composés de craie et de briques, suite aux travaux de restaurations entrepris après l'incendie du 22 août 1702. Sur les contreforts de magnifiques niches gothiques sont aujourd'hui dépourvues de statues. Elle ont été descendues et cassées en février 1793, par des membres du comité révolutionnaire.

Ces contreforts indiquent que l'architecture romane était encore présente dans les esprits. On ne peut donc pas la classer dans le style gothique à cause de la présence de ces contreforts, ces arcs brisés et ces énormes piliers. Cependant, excepté ces détails, elle reste classée parmi les églises du style gothique flamboyant du XVI^e siècle, de l'Ecole Troyenne.

On remarque que durant la seconde étape de construction, la seconde travée souligne nettement l'architecture ogivale. Son plan est en forme de croix latine, entièrement voûtée. L'abside a cinq pans et le chœur, une travée de trois nefs. La nef a trois travées et deux collatéraux. Elle est orientée selon la tradition chrétienne, c'est à dire, le sanctuaire vers le levant.



L'ensemble terminé, on s'aperçoit que cette église est la plus grande de tout l'arrondissement de Troyes avec 48, 50 mètres de long et 26 m de large. Elle comprenait 20 stalles et 762 place assises. Ces stalles furent déplacées contre les murs des bas-côtés vers 1995.

L'église est classée aux monuments historiques depuis le 14 avril 1909.

LE PORCHE

Le porche occupe toute la largeur des trois nefs. Il comprend trois travées surmontées de trois pignons ayant une entrée principale et deux latérales. Les deux fenêtres des travées ont été murées ainsi que les œils-de-bœuf.

L'entrée du porche se compose de deux pieds droits portant des arcs de cercle qui se réunissent au centre de la baie par un pendentif en feuillage finement sculpté, où un petit griffon se détache.

Ces deux cintres sont surmontés d'une archivolte formant un arc de décharge à gorges profondes ornées de feuillage. Au dessus du linteau, est percée une fenêtre à meneaux trilobes et flamboyants. Un trumeau la divise et portait saint Laurent, patron de la paroisse, abrité par un petit dais gothique, dont une partie est brisée. Au sommet du trumeau figure une coquille saint Jacques.

De chaque côté de la porte, deux consoles décorées d'ange et de feuillages deviennent des aiguilles décoratives, supprimées ensuite lors d'une mauvaise



restauration. Les grilles et les portes qui ferment l'entrée, entouraient jadis le chœur.

A l'intérieur, les nervures de la voûte attendent toujours leur achèvement rendu toutefois difficile par la présence des contreforts.

LA PORTE D'ENTREE

La porte principale, datant du début du XVI^e siècle, est entourée d'une archivolte en ogive à quadruples moulures prismatiques. Dans l'embrasement des pieds droits, se détachent deux colonnes en relief, celle de droite en torsade, et celle de gauche en colonnette.

Sur le pilastre de la colonne de gauche était posée une intéressante statue de bois de sainte Anne, du XVI^e siècle, abritée par un dais gothique de la fin du XVI^e siècle. D'une hauteur de 72 cm, elle portait sur le bras gauche, la Vierge Marie, qui elle même tenait l'enfant Jésus. Exposée lors de l'exposition « Les trésors de l'art Champenois », à Fribourg, en 1969, elle disparut quelque temps après son retour.

Sur le pilastre de la colonne de droite, un ange portait les instruments de la Passion.

En pénétrant dans l'église, on est frappé par la masse énorme des piliers cylindriques qui empêchent d'embrasser du regard tout l'ensemble. La clarté régnant à l'intérieur est due à l'absence de vitraux et aux larges baies vitrées.



L'ORGUE



Au dessus, soutenu par quatre piliers de craie, un magnifique orgue surplombe l'entrée. Sur la rampe de la tribune s'élèvent des supports sur lesquels deux anges debout jouent l'un de la trompe et l'autre de la harpe. L'accès se fait par l'escalier situé à droite. La fabrique en fit l'acquisition le 14 mars 1855 pour la somme de 4.800 francs, ainsi que la tribune pour 200 francs. Construit par Paul Chazelle, facteur à Avallon, il est composé d'un grand orgue, d'un récit expressif, d'un sommier de pédales et six pédales de combinaison. La messe

inaugurale eut lieu le 12 août 1855. Il ne fonctionne plus, depuis qu'il a été détruit par des prisonniers allemands en 1914.

Il faut noter que c'est l'un des parents du célèbre compositeur italien Giacomo Puccini (1858-1893), qui l'un des premiers titulaires de cette orgue, avec Clément Forjot. Louis Puccini, manouvrier et vendeur d'objets saints, né le 12 juin 1813 à Diécimo (Duché de Lucques), et avait épousé une fille de Saint-Jean-de-Bonneval, Marie-Reine Prévost, en 1847. Son fils, Louis Toussaint, né en 1859, fut également organiste de 1874 à 1914.

LES FONTS BAPTIMAUX

A droite, nous trouvons les fonts baptismaux, datés du 17^e siècle.

Jeanne d'Arc

(plâtre, XX^e siècle)

Cette statue fut achetée en 1913, par la famille Loray.

Saint Laurent

(pierre polychrome, XVI^e siècle)

La polychromie a disparu car cette statue se trouvait antérieurement à l'entrée de l'église, devant le trumeau du porche.

Notre Dame du Rosaire

(peinture, XIX^e siècle)



Accrochée au mur, nous pouvons admirer une remarquable peinture. La Sainte Vierge et l'enfant y apparaissent dans le nuage doré de la divine lumière, au dessus des trois moulins des Essarts de Bouilly. Elle fait don du Rosaire aux habitants de la paroisse dont l'église et les principales habitations se trouvent en contre-bas.

Cette peinture fut réalisée par Charles Fichot, le célèbre lithographe, avec deux amis, le peintre Schitz et Jaillant, vers 1835. C'est la seule œuvre de couleur à l'huile connue de Charles Fichot.

Le bas-côté de la nef est éclairé par des fenêtres ogivales. Il subsistait jadis un magnifique vitrail représentant saint Marcoul guérissant un jeune pâtre



agenouillé devant lui. Vers 1850, il existait encore quelques fragments de ce vitrail.

Plaque commémorative

(calcaire taillé, XVIII^e siècle)

Au mur de la clôture de la première travée, on peut lire l'épithèque de Georges Hourseau : « *Cy git Georges Hourseau-Laisne, qui par pitié et dévotion pour sa paroisse y a fondé à perpétuité des vespres du St Sacrement le jour de la saint Laurent et vigiles et services pour le repos de son âme le 1 juillet de tous les ans par contrat passé par Jean Gilbert et Dominique Honnet, notaire à Bouilly, le 23 juin 1744* ».

LE CHEMIN DE CROIX

Au mur, les deux premières stations du chemin de croix, d'un ensemble comprenant quatorze tableaux disséminés tout le long de l'édifice. Ces stations ont été érigées le 26 novembre 1854 par Pierre Paul Lièvre, supérieur des prêtres. Cet ensemble a coûté 700 francs.

A quelques pas, à droite, un bénitier cylindrique en pierre, est encastré au mur, à côté de la porte latérale.



Christ en croix

(bois polychrome, XIX^e siècle)

Saint Sébastien

(pierre polychrome, premier quart du XVI^e siècle)



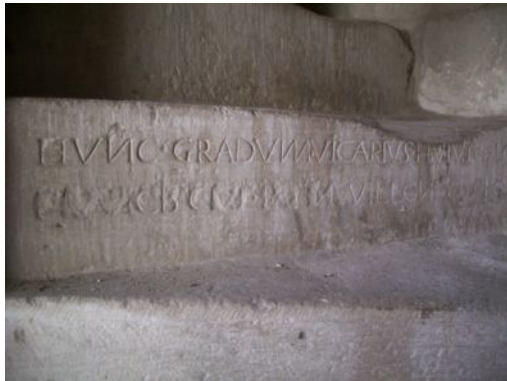
A l'angle du mur occidental, se trouve Saint Sébastien. Il porte un collier de l'ordre de saint Michel.

Son hagiographie fut écrite au VI^e siècle. Soldat romain, nommé capitaine, il convertissait les prisonniers des geôles de Rome. Quand Dioclétien le sut, il le livra aux archers, attaché à un poteau. Mais recueilli par son épouse, il réussit à guérir. Ensuite, il alla trouver l'empereur pour lui demander de donner la liberté aux chrétiens. Surpris de le voir vivant, l'empereur le fit battre à coup de bâtons et enterrer sur la voie Appienne.

L'ESCALIER

Il conduit aux combles de l'église et à la flèche centrale.

Une inscription apparaît sur la partie centrale de l'escalier : «*HVNC GRADVM VICARIVS HVIVSCE LOCI FRANCISCVS POSVI* » « *François ... vicaire de ce lieu, j'ai posé cette marche* ».



En montant, sur la cinquième marche, une autre inscription latine se dévoile en partie sur deux lignes. Elle indique que Edme Jacquinot a également posé cette marche.

Sur la dernière est gravé : « M S DENIS NIVELET CURE DE BOUILI A POSE LA PREMIERE DE CETTE PIERRE 1674 ».

Enfin, tout le long du mur, les sonneurs ont inscrit leur nom et la date de leur emploi sous forme de graffiti, comme par exemple : « *Jean Hourseau 1761* », « *Boto 1789* », « *JB Hutin 1841* », « *Puccini 1877* », « *Ruelle sonne le 11 novembre 1918* » et « *Sevestre 1968* ».

LA TOUR

Dans sa « *Statistique Monumentale* », Charles Fichot notait : « *Aucune trace de tour. Cependant, en tenant compte de l'œil de bœuf percé dans la voûte de la première travée, on peut supposer que l'on avait l'intention d'y élever une tour. Ce projet fut supprimé pendant la construction du porche, jugeant que l'œuvre était déjà importante* ». Il ne remarquait pas que la tour, où se trouve l'escalier, fût autrefois extérieure, cela semble évident pour plusieurs raisons.

Premièrement, l'extérieur de cette tour est parfaitement réalisé en hexagone et comporte trois fenêtres. Or, pourquoi cette conception alors que les fenêtres débouchent maintenant dans la pénombre ? Sans aucun doute, le mur carré entourant la tour a été construit postérieurement.

Le haut de la tour n'est pas fini, comme cassé ou interrompu volontairement. De là, partent les corniches décorées de modillons comme le sont toutes les corniches de cette première étape de construction. Pourquoi avoir sculpté des modillons s'ils devaient être cachés ? Sur l'aile gauche, les corniches ne sont réalisées que si elles sont extérieures, et non intérieures.

Enfin, si l'on observe l'édifice de haut, on remarque que symétriquement la partie gauche est identique à celle de droite, excepté pour la sacristie, or le contrefort latéral contre le mur carré protégeant la tour, s'oriente différemment comme si volontairement, on n'avait pas voulu cacher la tour. Si cette dernière était prévue pour être dissimulée, pourquoi avoir changé l'orientation de ce contrefort ?

En conclusion, si les arguments énoncés tendent à prouver qu'il y a bien eu une modification de la conception architecturale de l'église, on peut alors se poser d'autres questions. Pourquoi avoir voulu décapiter cette tour et édifier un mur ? A quelle époque ce changement fut-il décidé et réalisé ? Il semble qu'il fut réalisé pour l'installation de l'horloge, encore présente dans les combles, afin d'y installer les contre-poids.

Saint Hubert

(pierre polychrome, première moitié du XVI^e siècle)

A droite, contre le mur, est accroché un joli fragment d'un bas-relief de Saint Hubert.

Le patron des chasseurs, à genoux, près de son cheval, il aperçoit une croix sur la tête du cerf qu'il poursuit. L'histoire de saint Hubert est similaire à celle de saint Eustache, six siècles plus tard. Il fut converti un jour de vendredi saint par un cerf qui avait une croix entre ses bois. Il fut ensuite évêque d'un diocèse couvrant les deux tiers de la Belgique actuelle : Tongres, Maestricht et Liège. Il prêchait, bâtissait des églises, réconfortait le peuple, voyageant sans cesse, et aidant les pauvres prisonniers, ... En 725, il eut la main écrasée à l'aide d'un maillet par accident et souffrit énormément. Il mourut dans les bois en 727, et fut enterré à Liège.



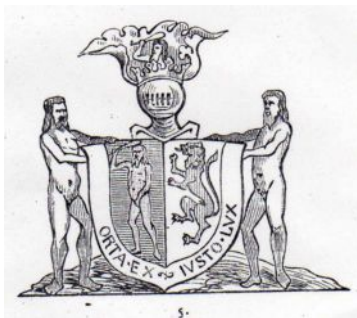
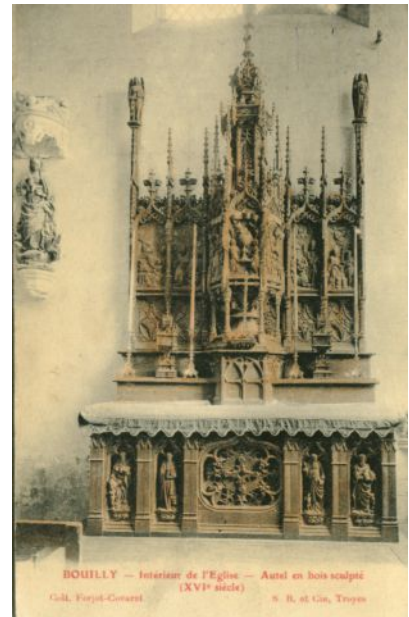
A Bouilly et Souigny, il était invoqué pour la protection contre les loups, très nombreux dans la région. On dénombre plusieurs victimes.

Deux ensembles de neuf stalles du début du XIX^e siècle, auparavant situés dans le chœur, sont disposés, depuis 1996, contre les murs gouttereaux nord et sud. Les ensembles sont surmontés de grilles en bois, imitant les motifs des grilles métalliques qui entouraient le chœur. Les décors des miséricordes sont tous différents.

L'AUTEL SAINT NICOLAS

Cette chapelle méridionale est consacrée à Saint Nicolas. Elle occupe deux travées du transept qu'éclairent deux grandes fenêtres. Des verrières devaient représenter l'Arbre de Jessé, comme le faisait supposer quelques fragments qui subsistaient encore au milieu du XIX^e siècle. Ils furent réparés en 1751 pour 133 livres et 6 sols.

Cet arbre de Jessé n'était pas le seul dans la région, on en dénombre une trentaine dans la Champagne Méridionale. En comptant ceux qui ont du être détruits, pour diverses raisons, il pourrait y en avoir eu une centaine. Celui de la cathédrale date de 1497 à 1503. Il symbolisait une coutume en usage dans la plupart des églises, que Nicolas Pithou nous décrit avec détail vers 1550. Vers Noël, des enfants de chœur portaient de belles branches de houx, suivis en procession des chanoines du chapitre. Ils s'arrêtaient devant celui-ci et devait chanter « *de fructi* » puis recevoir « *l'arbre de vie* » décoré de fruits divers, pommes, oranges, noix,...



Dans les ogives divisionnaires se voyait jadis le blason du donateur ; une partie d'azur avec un sauvage tenant une massue et une partie avec un lion. Ce blason était tenu par deux sauvages. L'écu est timbré d'un heaume à grille tarée, orné de lambrequins, surmonté d'une couronne sur laquelle sortait le buste d'un sauvage tenant une massue. C'était les armes de la famille De Malain. Tout cet ensemble a malheureusement disparu

LE TABERNACLE

Le tabernacle en bois, délicieusement sculpté du XVI^e siècle a la forme d'un clocheton découpé, soutenu par six colonnettes. L'aiguille qui la surmonte supporte une statue du Christ. Ce tabernacle est la réplique de celui de Saint-André-les-Vergers. Il comporte cinq tableaux ; saint Christophe traversant le fleuve avec l'enfant Jésus, la manducation de l'agneau Pascal, Dieu donnant les préceptes de la loi devant le peuple et saint Etienne diacre.



LE RETABLE

Derrière le tabernacle, le retable en bois (XIX^e siècle) représente les passages de la vie de saint Nicolas. Le saint évêque jette sa bourse aux filles d'un vieillard pour qu'elles ne se prostituent pas, il ressuscite des enfants égorgés et placés dans un saloir par un aubergiste, il sauve de jeunes officiers de la mort et il multiplie les grains de froment d'un marchand pour alimenter toute la ville victime d'une famine avant la livraison d'un vaisseau.

Saint Nicolas était évêque de Myre, en Anatolie (Turquie) au IV^e siècle. Il est le patron de la Grèce, mais aussi de la Russie. Par sa popularité, son culte gagna l'occident au XI^e siècle lorsque ses reliques furent transférées à Bari, qui devint un lieu important de pèlerinage.

Le retable est l'œuvre de Joseph-François Valtat (1811-1870), sculpteur à Troyes, vers 1850.

En bas de l'autel, sur le devant, dans des arceaux sculptés, apparaissent les quatre évangélistes et leur attribut. L'autel est réalisé par M. Charton de Dampierre, ainsi que les deux reliquaires posés dessus. Ceux-ci, en bois sculpté, avaient la forme carrée avec quatre faces en verre laissant voir les saintes reliques et surmontés d'un clocheton terminé par une petite croix. Ils sont absents. Ces reliques étaient des fragments d'os de saint Victor, un martyr romain.

Saint Nicolas

(bois polychrome, XVI^e siècle)

En haut, saint Nicolas se trouve sur une console de la Renaissance.

PORTE DE LA SACRISTIE

Au dessus de la porte, trois anges jouent des instruments de musique. Celui de la clef centrale ne tient plus que le tronçon de la guirlande de fleurs. Celui de droite joue d'un instrument à vent, cassé, et celui de gauche, de la flûte.





Vierge à l'enfant

(bois polychrome, fin XIII^e ou début XIV^e siècle)

Magnifique statue en bois représentant la Vierge tenant l'enfant Jésus sur sa cuisse droite. Sa main droite est posée sur un bâton. Curieusement, cette statue n'apparaît dans aucun inventaire du siècle dernier. Elle est même antérieure à la construction de l'édifice. Sa présence est inexpiquée.

LA CHAPELLE DU SACRÉ CŒUR

Devant nous, la chapelle dédiée au Sacré Cœur est ornée d'un retable avec des colonnes ioniques et entablement à fronton triangulaire. Ce motif renferme une peinture devant la statue du Christ. Celui-ci a la main droite ouverte et la gauche repliée sur sa poitrine et tenant son cœur.



Derrière l'autel, se trouve une fenêtre ogivale divisée en deux parties. Jadis, une jolie grisaille se dessinait représentant la présentation au temple et l'Assomption de la Vierge. Au dessous du premier panneau, le donateur, Nicolas II Largentier, marchand et bourgeois de Troyes, était agenouillé et accompagné de ses fils. De sa bouche se développait une banderole en spirale : « *Dignare me laudare te virgo sacrata* » « *Daigne me permettre de chanter tes louanges, Vierge sacrée* »

Au dessous du deuxième panneau, dans la même attitude, figurait son épouse, Etiennette Angenoust et ses six filles. Dans les lobes, s'incrustaient les blasons des donateurs ainsi qu'une inscription : « *Da mihi virtutem contra hostes tuos* » « *Donne moi courage contre tes ennemis* ». Les vitraux étaient datés de mars 1549. Un autre vitrail représentait le martyr de saint Sébastien transpercé de flèches.

Saint Frobert

(pierre polychrome, seconde moitié du XVI^e siècle)

A droite, saint Frobert, en moine, l'air surpris porte une cape. Il naquit à Troyes au début du VII^e siècle et fut élevé à l'école épiscopale. Après avoir fait retrouver la vue à sa mère, il fut envoyé à l'abbaye de Luxeuil pour son éducation. De retour dans sa ville, il chercha une vie solitaire et se retira dans une



cellule. Le roi de Neustrie, Clovis II, lui donna une parcelle de terres marécageuses, à l'est de Troyes. Il s'y installa avec quelques compagnons et construisirent des huttes. L'endroit deviendra le célèbre monastère de Montier-la-Celle. Il s'enrichit considérablement après des dons importants d'un nommé Chélembert, en 753, dont la totalité du village de Bouilly, avec maisons, mares, forêt, presbytère et église.

Saint Marcoul

(pierre polychrome, XVI^e siècle)



A gauche, saint Marcoul guérit un jeune scrofuleux par attouchements. Sur son bras droit, s'appuie sa crosse munie du velum destiné à garantir sa main non gantée du froid du métal de la crosse. Les gants étaient une marque distinctive des évêques.

De la même main, il guérit le jeune homme agenouillé devant lui, tandis que la main gauche va toucher le menton du pauvre malade. Saint Marcoul était très vénéré dans la région, au XVI^e siècle, car la maladie dont on lui attribuait la guérison était sans doute répandue.

En bas, à droite, une niche en forme de coquille est taillée dans le mur, soutenue par un petit ange.

LE SANCTUAIRE



On y accède par quelques marches construites en 1827. Ce sanctuaire représente une moitié d'octogone à cinq côtés, où les nervures de la voûte se réunissent au centre.

Quatre fenêtres éclairent le sanctuaire, celle du fond est murée. Les deux premières sont à meneaux et trilobées. Sur l'une des consoles, au nord-est était représenté une salamandre, emblème de François 1^{er}. Ce sanctuaire a été complètement refait, pierre par pierre lors des travaux de 1987. Sous le dallage, les ouvriers ont retrouvé une statue incomplète représentant Dieu le Père, désormais accroché au mur, près du confessionnal.

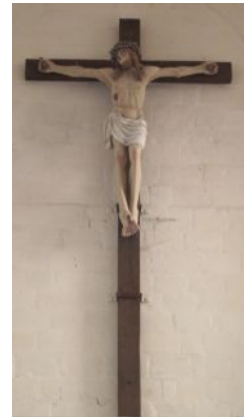
De même, un *lavabo*, situé dans le mur, fut mis au jour.

Les piliers abritent des statues posées sur des consoles ornées de masques humains et décorés de feuillages.

Christ en croix

(bois polychrome, XVII^e siècle)

Une inscription se trouve au dos de la croix : « *Guille Le Quer, prêtre du diocèse de Coutances (en Normandie) curé de ce lieu m'a icy fait mettre le 30 juin 1622* ».



Sainte Marguerite

(pierre polychrome, premier quart du XVI^e siècle)

Cette statue est un chef d'œuvre de la fin de l'ère gothique. Elle porte toutes les grâces d'un maniérisme appliqués dans les détails de son somptueux vêtement et les amples torsades de sa chevelure.

Elle fait partie d'un groupe de sainte marguerite dont une est conservée au Musée de Londres (elle provient d'un vol de l'église de Saint-Germain), à Rouen, au Musée du Vauluisant à Troyes, une vendue à Vienne en 1916, à Provins (église Saint-Ayoul), Ervy-le-Châtel. Celle de Sommeval, beaucoup moins ouvragée, semble être une réplique.

Elle fait l'objet d'expositions nationales et internationales.

Cette bergère vivait près d'Antioche. En la voyant, le gouverneur Olibrius tomba amoureux devant sa beauté et voulut l'épouser. Mais comme elle était chrétienne, il lui fit couper la tête. Une autre légende assure qu'avant d'avoir la tête tranchée, Marguerite fut attaqué par le diable déguisé en dragon, l'étrangla avec sa ceinture et jeta sa carcasse dans la mer. Cette légende revint d'Antioche avec les croisés et sainte Marguerite fut très populaire. C'est elle qui guida Jeanne d'Arc pour sa mission (cette dernière traversa Bouilly en 1429). Elle était invoquée pour les maux de reins et aide pour les accouchements.

Elle est vêtue en princesse, portant collerette plissées, manchettes en dentelle, une robe à corsage serré, la ceinture relevée, les épaules couvertes d'un riche manteau d'azur attaché sur sa poitrine avec une agrafe à nœud. Ses cheveux à longues tresses tombent sur ses bras et ses mains sont jointes. Son visage respire la grâce. Elle foule au pied le dragon.



Photo : Philippe Hadey

Sainte Savine

(pierre polychrome, seconde moitié du XVI^e siècle)



Fille de Savinus, de Samos en Grèce, elle partit, vers l'an 300, à la recherche de son frère Savinien qui évangélisait la Gaule et dont elle n'avait plus de nouvelles. Arrivée à un mille de Troyes, elle apprit par un nommé Licerius que son frère avait été décapité (à Rilly-Sainte-Syre) sous l'ordre d'Aurélien. Elle mourut de chagrin sur place. Ce lieu est traditionnellement retenu comme étant le lieu-dit « La croix-Lamotte », sur le bord de la route de Sens. Une personne étant aveugle et ayant les mains paralysées, fut aussitôt guérie en touchant son corps. Ses reliques furent déposées à l'abbaye de Montier-la-Celle jusqu'à la Révolution.

Sainte Reine

(pierre polychrome, XVI^e siècle)

Jeune bergère de 16 ans, convertie au christianisme, elle vivait au pied du mont Auxois. Elle fut martyrisée et décapitée au milieu du III^e siècle, pour avoir refusé les avances du gouverneur Olibrius.

Les similitudes existant avec la vie de sainte Marguerite conduisent certains auteurs à considérer que ses actes sont apocryphes, et sans valeur, étant l'œuvre d'un faussaire.

Son culte se développa, dès le siècle suivant, autour d'Alésia (Alise-Sainte-Reine) en Côte-d'Or.



Ses reliques ont été conservées dans l'abbaye de Flavigny-sur-Ozerain depuis le milieu du IX^e siècle.

Vierge de Pitié

(pierre polychrome, XVI^e siècle)



C'est également un chef d'œuvre par la finesse de sa réalisation et l'ensemble des détails représentés. La sainte Vierge est assise et tient dans ses bras, le corps du Christ. Comme pour sainte Marguerite, son visage respire la grâce, malgré les quelques larmes qui coulent de ses yeux. Couverte d'un voile, elle est habillée comme les paysannes locales du XVI^e siècle avec de petites épingles

en bronze pour tenir son corsage. Nous retrouvons ces épingles sous les dalles de l'église. La tête du Christ est malheureusement cassée. A noter les détails de sa robe plissée ou de ses chaussures, similaires à la Piéta d'Isle-Aumont.



Sur le côté droit, nous pouvons apercevoir un pèlerin avec sa canne posant au pied d'un arbre, et à gauche, un escargot.



Saint Laurent

(pierre polychrome, XVI^e siècle)

L'église de Bouilly-Souigny possédait de nombreux reliquaires parmi lesquels trois étaient supposés renfermer des ossements du saint. Tous ces reliquaires étaient encore présents vers 1850, mais sont introuvables aujourd'hui.

Christ aux liens

(pierre polychrome, début XVI^e siècle)

Représentation du Christ assis sur une pierre juste avant d'être crucifié, attaché avec des liens.



LE RETABLE

Au milieu du sanctuaire, appuyé contre la travée centrale, s'élève un magnifique autel surmonté de son retable en pierre sculpté ayant 4,25 m de haut et 3,60 m de large. Cette œuvre fut posée en 1556, pendant le ministère de Raoul Parchemin, curé de Bouilly, comme l'indique l'inscription sur le deuxième pilastre, à gauche : « *Anno dm 1556 die vero augusti lapis iste fuit per Radulphum Parchemin curatu hius ecclie* ».



Ce retable était alors placé à environ deux mètres du mur du fond de l'abside. Il s'ouvrait par derrière et on y montait par une échelle. On le repoussa contre le mur où il se trouve actuellement, en 1823. C'est à cet endroit qu'il figurait antérieurement, lors de sa construction et de son installation.

Il était jadis masqué par un autel en marbre sans style. Celui-ci a été transporté en 1862, pour devenir l'autel saint Vincent. L'œuvre a retrouvé sa splendeur d'autrefois, après sa construction. Il s'élève sur un soubassement d'ordre toscan, divisé en trois parties par des pilastres. Ceux-ci sont surmontés de quatre colonnes corinthiennes soutenant un entablement richement décoré. Le maître autel et le retable sont classés aux monuments historiques depuis 1896.

Scènes de la Passion du Christ :

Cinq tableaux représentent les scènes de la passion du Christ.

Dans le haut de la première partie, à gauche, la trahison de Judas au jardin des oliviers. Ce petit médaillon renferme 13 personnages. On remarque saint Pierre coupant l'oreille de Malchus.

Dans l'arcade au dessous, plus grand, Jésus porte sa croix. On compte 17 personnages, dont quatre sont montés sur des chevaux. Sainte Véronique lui essuie le visage.



Au centre du retable : le calvaire. Jésus expire entre les deux larrons et une foule de soldats et de spectateurs. La Vierge s'évanouit au milieu des saintes femmes. Au second plan, un centurion romain transperce le Christ d'un coup de lance. On compte 35 personnages, et 13 cavaliers.

Dans le tableau de droite, en bas ; la résurrection, composé de 14 personnages. Les soldats surpris regardent la pierre brisée du tombeau et le Christ sort victorieux. A l'arrière-plan, des femmes viennent apporter les parfums pour l'embaumer.



Dans le dernier tableau, en haut, nous voyons Jésus montant au ciel avec les apôtres. Seuls le bas de la robe et les pieds sont visibles en dessous des nuages. Avec le Christ, 12 personnages sont présents. Cette image humoristique, digne d'une bande dessinée moderne, se trouve également dans le triptyque de la Résurrection de Hans Memling (1435-1494), réalisé vers 1490 et exposé au Louvre. L'auteur du retable s'en est certainement fortement inspiré.

Trois demi-reliefs composés de figures fines et élégantes de formes et de contour, ont été ajoutés et se trouvent encastrés dans l'intervalle des piédestaux. Ce sont des sculptures représentant tout le caractère d'une œuvre florentine du XVI^e siècle, et qui est attribué à Dominique le Florentin. Son école prit naissance à Troyes après la mort de François 1^{er}. Le trésor royal étant en partie épuisé par les immenses travaux, les artistes italiens se répandirent en France et notamment à Troyes. Dominique le Florentin exécuta également des chefs-d'œuvre de sculptures et de peintures au château de Fontainebleau.

La légende de saint Laurent :

Les médaillons, au bas des arcades, sont consacrés aux différentes scènes de la vie de saint Laurent, de sa naissance à son supplice. L'église lui est dédiée.

Au III^e siècle, l'empereur Valérien avait décidé la peine de mort sans jugement pour les évêques, prêtres et diacres. Saint Sixte, célébré le 7 août, avait été exécuté avec six diacres au cours d'une cérémonie clandestine dans un cimetière de Rome. Le septième diacre, saint Laurent, trésorier, avait quatre jours pour lui livrer les biens de l'église. Il revint avec une troupe de misérables et d'éclopés en disant : « *Tiens, voilà nos richesses !* ». Aussitôt, on le coucha sur un grill pour le faire cuire à petit feu. « *Je suis assez cuit sur le dos, retournez moi sur le ventre* » dit-il à son bourreau en se moquant. Il mourut en priant pour Rome. Son culte fut associé à ceux de Pierre et de Paul comme patron de la ville éternelle et fut le martyr le plus célébré de la chrétienté.

Le premier tableau montre l'accouchement de sa mère, aidé par quelques femmes. Certaines versent de l'eau sur le nouveau-né.

Ensuite, nous assistons au baptême au milieu d'anges et d'enfants perchés sur des arbres pour assister à la cérémonie.



Le médaillon du centre regroupe quatre sujets.

- Le saint est ordonné diacre par le pape Sixte qui lui remet le livre des Evangiles,
- tenté par les démons, il est obligé de se réfugier en haut d'un arbre pour les éviter,
- il évangélise les pauvres,
- et il guérit le fils d'une veuve.

Le dernier bas-relief pourraient également être de ceux de la légende de saint Vincent, honoré dans ce village, et dont la légende varie très peu de celle de saint Laurent. Peut être que ces sculptures faisaient partie d'un autre autel Renaissance, qui aurait été détruit et dont ce bas-relief aurait été déplacé sur ce retable. Cette supposition expliquerait sa coupure en deux.



« *Ce riche retable devait, s'il eut été terminé, supporter la grande scène de la Lamentation ou la mise au tombeau. Complet, il aurait été l'un des monuments les plus remarquables de la sculpture française du XVI^e siècle* » nous dit Charles Fichot, dans sa « Statistique Monumentale du Département de l'Aube ».

Il est dû à l'adresse et au coup de ciseau de François Gentil qui s'établit à Troyes entre 1510 et 1588.

L'autel

Le maître autel, appuyé au retable, est d'une époque postérieure. Son arrangement se compose d'enroulements de bandeaux reposant sur un socle. Au point de départ des volutes, on peut deviner : *ALBERTUS SAGOSA REPOSUI 1559*

C'est peut être le nom du curé qui installa l'autel !

LA CHAPELLE NOTRE DAME

Elle est la copie à la chapelle du Sacré Cœur, mais plus simple en décoration.

Nous découvrons une autre peinture, appelée « De la Charité ». La religion perce les nuages au dessus du village de Bouilly, où l'on devine aisément l'église et l'Hôtel de ville, construit en 1885. Comme pour la chapelle précédente, ce tableau fut peint par l'Abbé Hy, curé de la paroisse, de 1896 à 1925, date de sa mort, à l'âge de 81 ans.



La petite verrière, au dessus de l'autel, représentait Notre-Dame de Lorette, dont une partie était altérée par des fragments de vitraux de différentes provenances.

La statue de la Vierge reposant au dessus du Tabernacle provient d'une église de la Meuse. C'est un don de M. Jacquemin, vers 1980, qui habitait Bouilly.

Sainte Catherine

(pierre polychrome, seconde moitié du XVI^e siècle)



Sainte Catherine était la fille de Costos, roi d'Alexandrie. Jolie et instruite, elle annonça qu'elle voulait se marier. Marie lui apparut et lui dit qu'elle voulait la marier à Jésus, mais ce dernier ne voulait pas d'elle car il ne la trouvait pas belle. Un ermite lui explique que c'était la beauté de son âme qui n'était pas jolie. Elle se convertit, et très pieuse, Jésus accepta de l'épouser. La vierge lui passa la bague au doigt dans « le mariage mystique de sainte Catherine ». Devant l'empereur Maxence, elle réussit à convertir ses cinquante meilleurs philosophes et deux cents officiers. Elle mourut entre les bras d'une machine articulée de pointes et de roues. Les anges recueillirent la bouillie de son corps et la portèrent au Sinaï.

Saint Clair

(bois polychrome, XVI^e siècle)

Saint Clair est mort au monastère de Noimoutier (Tours), vers 396. Il était chargé du noviciat par saint Martin. Sa légende nous est connue par les vers en latin du poète Venance Fortunat.



LA CHAPELLE SAINT VINCENT



L'autel, en marbre gris et mauve, daté du XVII^e siècle, renferme un petit monument en forme de temple grec. Sous ce monument, était placé un reliquaire contenant les reliques de saint Vincent, patron des vignerons.

Dans deux reliquaires en forme de sarcophage, étaient renfermés les reliques de sainte Théodora et saint Alidor. Ces saints étaient des Romains martyrisés et habitant la région de Trèves. Aujourd'hui, ils sont vides.

Excellent orateur, Valère, le vieil évêque de Saragosse, le destinait à son remplacement. Ils furent tous les deux arrêtés et traduits devant Dacius, gouverneur de la Province. Fidèle à sa foi, il fut condamné au martyr, en 304. On lui déchira les chairs avec des ongles en fer et fut brûlé à petit feu. Il pria et chanta des psaumes au lieu de crier de douleur. Son corps fut ramené à Paris, sous les Mérovingiens, où des pieds de vignes sauvages poussaient sur sa tombe.

Sa présence nous rappelle que l'activité viticole était la plus importante à Bouilly et Souigny avant la crise du phylloxéra. Son vignoble était la plus réputé du département avec celui de Bar-sur-Aube et des Riceys.

Saint Vincent

(peinture, XVII^e siècle)



Une peinture nous montre saint Vincent vêtu de rouge et placé sur un tertre devant les vignes de Bouilly. Il tient le livre des Évangiles de sa main gauche. Ses yeux fixés au ciel, il implore la bénédiction de ses protégés, symbolisés par un vigneron taillant sa vigne. Sa main droite abaissée montre cet homme pliant sous le dur labeur.

La confrérie de saint Vincent était l'une des plus actives des confréries que comptait la paroisse de Bouilly-Souigny. Une messe et des processions autour des deux croix de saint Vincent étaient organisées tous les ans, le 22 janvier.

Saint Vincent

(bois polychrome, XVI^e siècle)

Posé sur une console, il tient une grappe de raisin et la palme des martyrs de la main droite et le livre des Évangiles, de l'autre.



Dieu le Père

(pierre polychrome, XVI^e siècle)

Statue retrouvée lors de travaux en 1987. Elle était enterrée sous les carreaux du sanctuaire. Posé sur un nuage, soutenu par un ange, il tient le globe terrestre dans sa main gauche. Les trous de tenons indiquent que cette statue antérieure au Concile de Trente devait probablement faire partie d'un ensemble dont les éléments restent encore enfouis sous le dallage.

LE CHŒUR

Il occupe la seconde travée du transept et une partie de la travée suivante. Il était jadis entouré de stalles et fermé sur son pourtour par une grille en bois, peinte. Ces stalles furent déplacées contre les murs latéraux en 1996. Cela permit de mettre au jour une inscription sur un pilier nord, sous la statue de saint Vorles :

*« La sus (?) soit vostre intention
Chrétiens, quand vous êtes en ce lieu
Et n’y faictes point intention
De chose qui desplaise à Dieu ».*

Légèrement en contre-bas à droite, une autre inscription reste illisible.

Les grilles et la porte situées à l’entrée se trouvaient jadis accrochées entre les deux premiers piliers. La porte principale était surmontée d’un entablement avec frise ornée d’enroulements, d’un Christ en croix et sur le côté, deux écussons aux initiales de S L (saint Laurent) ainsi que deux couronnes de comte avec les armoiries des donateurs.

C’est à partir de cette travée, que l’église reçut, vers 1540, un nouveau développement. Cela se remarque très nettement par la différence d’architecture des piliers. Ceux-ci sont décoré de consoles et de dais Renaissance. Ils abritent les statues de saint Jean Baptiste, à droite,

Saint Jean Baptiste
(pierre polychrome, XVI^e siècle)

Il tient un mouton sur le livre des Evangiles.

Il prêchait dans le désert : *« Ecce agnus Dei qui tollis paccata mundi »* « l’Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ».

Né en Judée, mort décapité à l’âge de 30 ans à Machéronte (Pérée ou Palestine). Il était le cousin du Christ (fils de Zacharie et d’Elisabeth, elle-même fille d’Hismérie, sœur de Sainte Anne).





Saint Vorles

(pierre polychrome, XVI^e siècle)

Ce dernier, vêtu des habits sacerdotaux, tient un calice de sa main gauche. Devant lui, un enfant nu s'agenouille au milieu des flammes. Selon la légende, on racontait que le saint, tandis qu'il était occupé à célébrer une messe dans la ville de Châtillon-sur-Seine, il aperçut un enfant dans les flammes d'une maison, à sept lieues de là, à Plaines-Saint-Lange. Il se dédoubla et alla sauver l'enfant. Des témoins oculaires l'aperçurent en même temps aux deux endroits. Cela explique la présence de l'enfant et du calice.

Il a donné son nom à l'église de Châtillon-sur-Seine. On lui attribue aussi le pouvoir de faire cesser les orages, et on l'invoquait pour la pluie et le beau temps.

Au centre, l'autel est celui qui se trouvait jadis vers les fonds baptismaux. Il fut restauré en 1995, par M. Jean Peslherbe, pour y célébrer les offices, suite au déplacement des stalles.

Vierge aux raisins

(pierre polychrome, premier quart du XVI^e siècle)

A côté, sur un piédestal, la Vierge aux Raisins est un chef d'œuvre. Avec ses cheveux longs, couronnée, elle tient l'enfant Jésus dans sa main gauche et un enfant de l'autre. L'enfant lui donne du raisin. Il tient un collier dans sa main gauche. Comme pour la Pieta, le sculpteur s'est appliqué dans de nombreux détails comme la semelle des chaussures.



Une chaire à prêcher est fixée au premier pilier du transept, à gauche. A l'intérieur, on peut lire la date de 1759.

Entre les deux piliers, se trouvait jadis un jubé. La place qu'il occupait est indiquée sur un plan de 1723. Nous n'avons aucun autre détail, ni s'il était en bois ou en pierre, et quand il a disparu. Autrefois, la plupart des églises étaient munies de jubés, souvent remarquables par leur richesse d'ornementation. Ils ont tous été détruits, sauf celui de l'église sainte Madeleine de Troyes, réalisé de 1507 à 1514.

LES STATUES

En quittant l'édifice, nous rencontrons quatre statues en terre cuite, posées sur des consoles : sainte Cécile, sainte Anne, saint Paul et saint Louis. Elles sont originaires de la sainerie de Vendevre (Aube) du XIX^e siècle.



2008

Alain Hourseau